

- **magdaléniennement** de Dominique Fourcade, aux éditions P.O.L

par Jean-Michel Maulpoix

« Magdaléniennement », un mot étrange, « adverbialement beau » donne son titre à ce livre de Dominique Fourcade. Il suffit de tendre un peu l'oreille pour y percevoir beaucoup de choses : le prénom ancien de Marie-Madeleine, un petit livre de notes de la musique de Bach, une époque paléolithique de l'humanité, une grotte et un col des Alpes, ou ce tendre gâteau ventru qui fit rêver la mémoire de Marcel Proust... Un mot, n'est-ce pas pour le poète ce qui s'éveille et engendre tout à coup un monde, esquisse une scène, inonde et réveille quantité de souvenirs ? En suivant le fil d'une espèce de chronique-poème courant à grandes enjambées de 2011 à 2019, Dominique Fourcade assemble des états successifs de sa poétique comme autant de flux, d'afflux, de flashes qui sont des éclosions de sens. Prose poétique, poème en prose, essai, biographie, abrégé de la méthode, récit rapide, tout cela procède d'une même voix qui s'écrit, la sienne propre, et nous donne impulsivement à entendre son intelligence de la langue. Cela ne fait aucun doute : la poésie est ici à la fois une ivresse et une puissance d'examen : « chaque poème a son cerveau ».

Son enjeu est de saisir le moderne, chaque fois qu'il se présente, aussi bien à la pointe de l'aujourd'hui que dans un passé pris sur le vif, puisque le moderne n'est pas une époque mais une intensité, une forme de l'ardeur, la mobilité et la force d'une poétique et de son irrésistible imposition, quel que soit son âge qui peut être très ancien. « Magdaléniennement », les choses de l'art sont de puissants adhésifs qui attachent notre finitude à ce monde, et le meilleur du passé fait retentir le présent comme une chambre d'échos. Tout s'additionne et s'avère susceptible de se superposer : Lascaux et Matisse, la perte d'un ami proche, Cézanne, Demy, Truffaut, Ashbery, Aretha Franklin et tant d'autres... Il y a foule dans ce livre où se presse le vrac de l'inspiration, en vérité très concerté, concertant et déconcertant, avec une ardeur tout amoureuse :

« tu ne croyais pas en ta beauté je bande pour toi l'immense tendresse que l'expérience du moderne et elle seule fait partager j'écris dans la sauvagerie de moi-même à laquelle te vivre et te travailler seul me donne accès(...) ».

Cette « sauvagerie » donne son tempo au lyrisme qui anime ce livre de bout en bout et en règle la motricité : raccourcis énigmatiques, connexions très fines, « propositions chorales » — tel ce miraculeux « orchestre de grives et d'acacias » qui semble surgir de nulle part— c'est par sa vitesse d'exécution et d'assemblage que l'écriture se fait poème. Elle procède par gestes de langue et travaille comme un danseur sur la scène de la page la coordination, l'espacement et la fluidité des mouvements :

« quand j'écris je mets tout à plat, en sorte que ça ne fasse qu'un avec la page, et qu'il soit interdit au motif de revenir (...). »

Telle est la dépense du lyrisme : sa générosité, sa jubilation et sa puissance de combustion.